

Un monde de profil(s)

(cet article est paru dans le journal "Le Monde" daté du 17 avril 2001)

Par Christophe Gallaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Humorales

Mars 2005

Lorsque nous entreprenons d'analyser le fonctionnement de nos sociétés ambiantes, allons-y subrepticement. Méditons le vocabulaire qui s'y pratique au quotidien. Les promoteurs de l'économie moderne, par exemple, ne sont pas que des stratèges ou des comptables au service empressé de leur actionnariat. Ils produisent du verbe. Et furieusement. Tenez : le mot "*profil*". Ils l'ont érigé, en quelques années, au rang de nos vocables les plus tenaces.

Il n'est plus une offre d'emploi publiée dans la presse, à la rubrique des cadres, qui ne comporte son profil. Sans profils, le secteur tertiaire décède. Et sans secteur tertiaire, la mondialisation, c'est-à-dire notre avenir - n'est-ce pas ? - fait naufrage.

C'est en quoi l'utilisation si soutenue de ce terme, dont chacun sait qu'il désigne l'"*aspect du visage humain regardé par un de ses côtés*", charrie des enjeux fondamentaux. Définissons ces derniers *a contrario*, en considérant le mot que nous avons l'habitude d'employer comme son complément : la "*face*", dont nul n'ignore qu'il indique, lui, la "*partie antérieure de la tête*". Deux syllabes discrètes, certes. Mais quelle portée ! La face inspire une multitude de nos tournures langagières les plus chargées de signification, y compris symboliques, allant de l'homme à "*double face*" (celui qui dissimule ses sentiments vrais) à la "*face de rat*" proférée comme une insulte, en passant par "*se voiler la face*" ou "*faire face à l'adversité*".

Autrement dit, alors que le terme de profil évoque une ligne, celui de face évoque un espace inscrit sur un plan. Le profil est une limite, quand la face est un champ. Le profil est le dessin d'une abstraction figurée sur un support, mais la face est un lieu qui peut rejoindre un ensemble d'autres lieux, qu'on peut nommer société, pour s'y disposer de telle sorte qu'adviennent des rapports et des relations, sous forme de rencontres, d'affrontements, d'amours ou de batailles.

Le profil est l'indice d'une quantification et d'une géométrisation, tandis que la face est de type organique. Le profil est cousin des abscisses, des ordonnées ou des niveaux, et la face est un signe de la vie.

Le principe du profil règne donc chez les soldats de la nouvelle économie, qui le muent en un règlement universel. La recette est simple. Débarrassez d'abord l'être humain de son épaisseur et de son volume, qui représente sa chair et son expérience, pour le réduire en état de silhouette, qui est un tracé pur. Propulsez-le dès lors en tant que tel dans les autres tracés qu'instituent chaque jour les fluctuations de la Bourse. Observez aussitôt l'effet produit, normalement juteux. Quelques milliers de licenciements dans un groupe industriel suffisent

généralement pour que la courbe des cotes, miraculeusement stimulée par les circonstances, bondisse aux sommets du graphique.

C'est dire à quel point le salarié contemporain, dont on se plaisait naguère à vérifier qu'il représentait une conscience sociale et politique, est chargé de compatibilités accrues avec tout dispositif chiffrable et chiffré. En qualité de profil obligé de l'être, et de n'être que cela, il perd en effet sa propre face, au sens littéral de l'expression.

Or, quand nous perdons la face, nous recherchons celle-ci partout. Nous nous inventons tous les miroirs possibles qui puissent nous signaler les territoires de notre Moi perdu. Et si nous n'avons plus la force ou la curiosité de les inventer, ces territoires, nous nous procurons tous ceux qui nous sont proposés - quel qu'en soit le prix.

Voilà pourquoi la quête et la connaissance de nous-mêmes, et celles de nos congénères, passent désormais par le Marché, et le constituent. On peut formuler cela différemment : le peuple se transforme en public. En données statistiques, l'un et l'autre se confondent évidemment. Mais ils se disjoignent irrémédiablement, au contraire, dès lors qu'on les détermine selon leurs qualités et leurs fonctions. Le peuple est sensible, étant composé de faces, alors que le public, étant composé de profils, consomme après avoir produit. Le peuple s'agrège en un sort commun qu'il subit quelquefois jusqu'à la souffrance, tandis que le public achète sur le mode de la compulsion narcissique.

La règle veut aujourd'hui que les puissants fassent du public l'objet de tous leurs soins, et du peuple l'objet de toute leur indifférence, voire de tout leur mépris. Les milieux économiques révèrent le public dont dépendent leurs cash-flows et méprisent le peuple qui forme leur main-d'œuvre et qui subit à ce titre, dans son cadre d'existence urbaine, des atteintes qualitatives considérables.

Les milieux sportifs révèrent le public qui compose leur audience dans les stades et devant les postes de télévision et méprisent le peuple, dont les athlètes sont un échantillon réquisitionné tout exprès pour accomplir la performance à tout prix et par tous les moyens, y compris ceux de l'autodestruction physiologique.

Et les milieux culturels eux-mêmes révèrent le public qui leur vaut des soutiens accrus de la part des sponsors, et méprisent le peuple, auquel ils se soucient peu de suggérer des liens possibles entre sa sujétion sociale et le pouvoir émancipateur d'un film, ou son angoisse existentielle et les amplifications de l'âme engendrées par la musique.

En présence d'une telle situation, quiconque s'adonne à la politique se trouve devant une alternative limpide. Soit il essaie d'alléger le tourment quotidien des majorités civiles, soit il cherche à les en divertir, au contraire, en leur offrant des amusements consensuels et des apaisements immédiats. Soit il ausculte patiemment les soubassements de la communauté qu'il administre, soit il organise à l'endroit de celle-ci, à force d'attitudes et d'opérations relevant du spectacle, son exaltation permanente. Soit il dresse l'inventaire d'un peuple dont il pourra d'autant mieux prendre soin, soit il n'entrevoit qu'un public à cajoler.

Les voisinages de la politique et de l'économie, la première généralement terrorisée par la seconde, indique à quel point l'option du public l'emporte aujourd'hui machinalement, dans les esprits, sur celle du peuple. C'est en quoi la politique s'apparente aujourd'hui si profondément au commerce.

D'un souci général des faces, nous sommes passés à la gestion de profils formatés pour les sondages. De la durée qui cristallisait les lois du destin, nous sommes passés à la conjoncture immédiate qui renouvelle précipitamment ses décrets. Des mécanismes de concertation qui configuraient les liens sociaux, nous sommes passés au marchandage paniqué des prestations et des contre-prestations. De la notion des droits fondamentaux, nous sommes passés à celle des privilèges monnayables et renégociables à merci.

© Christophe Gallaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Humorales

Mars 2005